

Concours de nouvelles

« En forêt méditerranéenne, tous nos sens en éveil jusqu'à l'inattendu »

Sixième prix

« Mémoires d'une pinède »

par Clara MULLER

C'est un silence orné. Un silence habillé de bruits-joyaux, de crépitements sylvestres, du froufrou du vent d'ouest. C'est un silence piqueté d'odeurs. Au craquement des pas, le parfum des aiguilles sèches. Au frôlement d'une jambe, celui du romarin sauvage. Au raclement des écorces, les larmes de la résine, chaude et palpitante, comme le sang ambré des pins. Et dans ce silence qui palpite le crissement des cigales est un silence plus fort que les autres.

La jeune femme marche seule dans ce monde sans paroles, sans autre but que celui d'y goûter, comme on goûte au silence encensé des églises sous leur voûte immémoriale et leurs immenses piliers. La journée est déjà bien avancée, le soleil haut. La pinède depuis toujours est un baume. Un vaste sanctuaire de sensations vagabondes qui délient la pensée.

Elle foule un sol tendre et fauve. La forêt, aux alentours du village de Roussillon où depuis toujours elle passe ses vacances, semble émerger d'un magma épais d'aiguilles brunies et de poudre d'ocre. Une cendre hématique qui ne cesse jamais de rougeoyer. Une terre qui se consume à l'infini sans étincelles ni flammes et dans laquelle les pins plongent leurs racines pour puiser leur feu intérieur. L'écorce ravagée de leurs troncs même semble être une lave sèche et craquelée, montée, rougeâtre et noire, des ardeurs du centre de la terre. Le paysage tout entier respire et exsude la chaleur de l'été.

Le souffle de la jeune femme se mêle aux parfums arides qui brasillent dans l'air. Des odeurs jaunes, brunes,

rouges, qui déferlent en grandes lames chaudes dans l'atmosphère caniculaire. Des odeurs éblouies, qui vacillent contre les paupières lorsqu'on ferme les yeux face au soleil. Elle progresse, rêveuse, au milieu de ces parfums puissants de la forêt sacrifiée à l'été. Effluves sans âge de la pinède qui fut autrefois, cent fois, mille fois plus étendue et plus puissante...

Elle songe à ce qu'était la forêt de son enfance, avant l'incendie. Les chemins qu'elle empruntait auprès de sa mère, les cabanes qu'elle bâtissait avec son frère, les écu-reuils roux, flammèches joyeuses et bondissantes, si rares à présent. Elle se souvient des rires et des cris joyeux qui habitaient alors la forêt, des après-midi sans fin sous le couvert des grands pins. Elle se souvient aussi de la peur, du désarroi, le jour où tout cela a disparu.

Du fond de sa mémoire montent des sensations presque oubliées. Et ce grand silence d'église soudain brûle. Elle croit sentir l'odeur de la pinède brunir puis noircir. Prendre l'âcre amertume des charbons. La fumée s'élève comme un encens sauvage et funeste. Le ronflement du feu embrase le silence avec les craquements violents des troncs, des aiguilles, des pommes de pins qui éclatent. Elle se souvient du désespoir de la forêt calcinée, les troncs noirs comme des fusains, les émanations grêges qui prenaient aux poumons comme une gorgée de cendres. Elle se souvient de la peine immense. Du sentiment durable de la perte.

Le temps de l'incendie est court mais celui qui le suit est long, quand rien ne peut plus être retrouvé. Les cathé-

drales qui ont brûlé, même restaurées, ne sont plus jamais les mêmes. Ainsi en va-t-il aussi de la lumière, du silence et des parfums après le triste embrasement des pins. Les chênes pubescents qui bien souvent les remplacent, établissent leur impassible, incombustible présence. Ils grandissent et livrent avec le temps leur arôme vert brunissant de terre humide, et leurs chants tortueux infligent à la forêt une étrange tristesse.

Elle inspire profondément et expire pour dissiper ces souvenirs. Elle revient au lourd silence de l'été. Sa vue se réajuste à la lumière du présent, son corps aux sensations de l'instant. Sous la religiosité des quelques pins qui, quinze ans auparavant, en ont réchappé, elle savoure la vivante atmosphère de cette partie miraculée de la forêt, comme on profite ardemment de ce qu'on a manqué de perdre et qu'on risque de perdre encore. Car la forêt brûlera à nouveau, elle le sait, chaque été plus brûlant que le dernier drainant ce monde de son eau déjà rare.

Là où sa déambulation l'a menée, le sol se dérobe sous ses pas. Elle est arrivée à la grande falaise d'ocre. À quelques dizaines de mètres sous elle, continue ce qui reste de la pinède, d'un vert vif et tranchant sur la terre couleur de fournaise. Un des arbres survivants ploie sur cet escarpement safrané. Elle suit du regard la ligne arquée de son tronc courbé par le vent qui souffle plus fort en ce point, d'autant plus incliné que l'érosion a fragilisé l'ancrage de ses racines.

Le monde entier lui semble en cet instant aussi vulnérable que ce pin solitaire à l'équilibre précaire, prêt comme lui à basculer.

Tombe alors du ciel comme un augure un cri strident qui abolit le chant des cigales et annihile les parfums. Elle lève les yeux vers le soleil et son cœur manque un battement.

Un aigle gigantesque descend vers la falaise en larges spirales. Elle l'observe, fascinée, grandir et prendre une ampleur presque surnaturelle. Sombre, massif, le bec et les serres recourbés, sa prunelle de cuivre farouche sous la ligne de l'arcade, il se découpe et plane sur l'azur blémis-sant du ciel, charriant sous ses ailes brunes tachées de blanc une mémoire plus ancienne encore.

Oubliés, et l'incendie du passé, et la chaleur de l'été dont l'aigle a ravi le feu pour le concentrer dans ses yeux. Il dispense avec son ombre immense le souvenir de la neige et du froid.

Les braises de la terre et la lave des troncs s'éteignent sous le blanc. La lumière s'est éparpillée en écharde sous le gris pâle d'un matin d'hiver. Le silence prend une texture nouvelle. La phosphorescence du parfum imaginé de la neige calme l'ardeur des résines, fige la verdure des sèves et étouffe les odeurs. La jeune femme frissonne sans comprendre pourquoi l'hiver a soudain étendu son empire sur forêt.

Elle observe comme dans un rêve la créature se poser lourdement à l'extrémité de la plus longue branche du pin déraciné, directement au-dessus du vide, menaçant de faire basculer l'arbre et de le précipiter dans l'abîme. Lui revient alors l'image étiolée d'une œuvre japonaise aperçue

il y a longtemps : un aigle plus grand que nature sur la branche épaisse d'un pin enneigé fait chuter quelques flocons cotonneux dans le lavis gris du ciel.

Elle se souvient avoir vu elle-même, autrefois, la grande pinède sous son pâle habit de noce. Car si l'incendie est un deuil, la neige était une noce, une fête émerveillée. Elle revoit les aiguilles mortes, presque noires, qu'avec son frère ils plantaient comme des oriflammes dans le manteau immaculé du sol, les boules de neige collantes qu'ils écrasaient contre les troncs pour marquer fugacement leur passage et les sillons qu'ils creusaient pour découvrir l'ocre intact sous le blanc. Son frère déposant au pied des arbres quelques glands dénichés non loin pour l'écureuil qui aurait oublié d'hiberner. Sa mère captivée par les éclats de la lumière diffractée par les bouquets d'aiguilles pailletées de flocons. Ces souvenirs-là sont plus effacés, plus délavés que ceux de l'incendie. Elle est de cette génération qui a peu connu la neige. Les visages mêmes ont pâli.

Un nouvel appel déchire le silence et l'étoffe de ses souvenirs. Le moment présent à nouveau s'impose à l'air qu'elle aspire à longs traits et la neige fond comme un rêve au réveil. Ses cils battent sous le soleil toujours haut de l'interminable et solitaire été.

L'aigle n'est plus là. Elle sait qu'il ne reviendra pas. Comme la neige ne reviendra plus. Comme la forêt d'avant le feu et ceux qui la peuplaient. Ne reste à présent et pour l'avenir, dans ce monde qui se réchauffe, que l'inextinguible parfum qui brûle dans le silence immense des pins, et ses quelques souvenirs.

C.M.